

L'Abcille de la Nouvelle-Orléans  
NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO.  
LIMITED

Bureaux: 323 Rue de Chartres  
entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as  
Second Class Matter

Pour les petites annonces de ré-  
clamations, ventes, locations, etc., qui  
se soldent au prix réduit de 10 sous  
la ligne, voir une autre page du  
journal.

POUR LA PAIX

La presse internationale  
a commenté successivement  
la lettre du tsar à M. Poin-  
caré, la visite du roi d'Espa-  
gne à Paris et enfin le voya-  
ge triomphal du Président  
de la République française  
en Angleterre.

Toutes ces diverses mani-  
festations attestent la soli-  
dité de la Triple Entente, tout  
en apportant un élément  
nouveau à cette union des  
trois grandes puissances,  
union dont le but est de  
maintenir l'équilibre euro-  
péen, et par conséquent  
la paix.

L'Espagne en effet tend de  
plus en plus à se rapprocher  
de la France; elle veut sortir  
de son isolement, ne plus res-  
ter en marge des grandes  
puissances, au rang desquel-  
les sa grandeur passée, la ri-  
chesse de son sol et la valeur  
de ses habitants, lui permet-  
tent de prétendre.

On ne saurait trop louer ce  
mouvement en faveur de la  
France de la part du peuple  
espagnol. Par ses attaches  
familiales le roi Alphonse  
était déjà très incliné à se  
rapprocher de l'Angleterre.  
Comme on le voit tous ces  
voyages ont leur bon effet, et  
les Français doivent savoir  
reconnaître les qualités infi-  
nies de son Président, quali-  
tés qui le mettent toujours à  
la hauteur de toutes les si-  
tuations et lui permettent de  
travailler pour la plus grande  
gloire de son pays.

De ces alliances, de ces en-  
tentes, que sortira-t-il? La  
garantie de la paix.

La guerre, qui fait rage  
dans les Balkans depuis plu-  
sieurs mois, guerre affreuse  
s'il en fut une, puisque l'on  
voit maintenant les vain-  
queurs s'entrégorger, à fail-  
li mettre l'Europe à feu et à  
sang. La ferme attitude de  
la France et de la Russie a  
certainement évité bien des  
conflagrations. Et si la chan-  
cellerie allemande augmente  
tellement ses armements,  
c'est qu'elle n'est plus sûre  
de voir la Triple-Entente, à  
son gré, en temps de guerre  
et qu'elle veut s'efforcer de  
prendre une assurance contre  
toutes les éventualités.

Les récents événements  
montrent que les relations  
entre la France et la Russie  
et l'Angleterre sont plus que  
jamais cordiales et chalen-  
deuses. Entre l'Espagne et

la France existe un courant  
de sympathie qui prendra  
sous peu, pour le bien des  
deux pays, une forme plus  
palpable.

Tout ceci est connu, mais  
n'existe-t-il pas des choses  
qui valent d'être dites et ré-  
dités.

ARBITRAGES

Par M. T. de M.

Quelques lignes au sujet d'une science  
financière éminemment française.

L'on entend par "faire l'arbitrage",  
acheter une valeur ayant cours à la  
bourse, sur un marché ou le prix actuel  
offre un bénéfice contre le cours d'une  
autre place, sur laquelle on se propose  
de réaliser la valeur achetée.

Les calculs nécessaires pour faire la  
comparaison entre les taux ou cours  
respectifs s'appellent "arbitrages".  
Ces calculs se divisent en deux caté-  
gories:

1. La comparaison des cours rétro-  
grades. 2. La recherche de la partie du  
change.

Dans le premier cas, on compare les  
cours, après avoir établi une base  
égale; dans le second cas on établit  
le prix de revient du change sur la  
place étrangère avec laquelle on fait  
l'arbitrage. Mettons que l'on doit de  
l'argent à l'étranger. Il y a deux ma-  
nières de payer sa dette: soit de faire  
une remise; soit de faire tirer sur soi.  
Pour une remise, la parité est avan-  
tageuse si le chiffre en est inférieur à la  
cote du change direct; la traite, par con-  
traire, n'est avantageuse que si la parité  
est supérieure à la dite cote. Un exem-  
ple:

Certaines actions sont cotées à Lon-  
dres L. 104, à Paris francs 298.75, le che-  
que Londres à Paris est coté francs  
25.30

Comptes: X francs -- 1 action à Paris  
1 action -- L. 104 à Londres  
L. 1 -- francs 25.30, d'où il résulte que la  
valeur de l'action à Londres est francs  
25.30 donc en achetant à Paris, et en  
vendant à Londres on réaliserait un bé-  
néfice de 3.23 francs par action.

Établissons maintenant la parité du  
change sur Londres: X francs -- L. 1  
cheque L. 104 -- 1 action à Londres, 1 ac-  
tion à Paris -- francs 298.75 elle serait  
en ce cas: francs 25 par L. 1 -- cheque:  
-- or, comme nous obtenons à Paris  
francs 25.30 par L. 1 sur Londres il y a  
un bénéfice de francs 0.30 par L. 1 -- ce  
qui fait sur L. 104 francs 3.23.

L'on voit que c'est simple, mais...  
pour savoir une chose, il faut l'avoir  
apprise. Ceci explique suffisamment la  
difficulté: la pratique est plus difficile.  
Parce qu'elle exige une connaissance  
parfait des "usances" de chaque place,  
des frais, etc.

Cette connaissance ne s'acquiert que  
par une longue expérience que l'on  
obtient qu'en faisant un stage comme  
"adjoint" auprès d'un arbitrageur expé-  
rimenté. -- Les plus difficiles sont les  
arbitrages en "monnaies et matières".  
Par "matières" l'on entend les métaux  
précieux (or et argent) en barres ou  
lingots, qui doivent servir à la "frap-  
pe"; (c. à d. à frapper la monnaie).

Maintenant que grâce à la bienveillance  
de Monsieur A. Barton Hepburn, ancien  
Contrôleur des Finances des États-Unis  
(ex Comptroller of the Currency, ex  
Président de la Chase National Bank et  
de la Chambre de Commerce à New-  
York, il a été établi à New York une  
institution Franco-Américaine, où les  
jeunes gens des deux grandes répub-  
liques-sœurs, peuvent achever leur  
éducation commerciale. (Voyez à ce  
sujet l'excellent livre "La France Vivante"  
par M. Gabriel Hanotaux, Membre de  
l'Académie, il serait regrettable de ne  
pas aller plus loin.

Pourquoi les jeunes Américains, fu-  
turs banquiers, n'iraient-ils pas faire  
un stage à Paris? Non pas pour y faire  
la noce, Paris n'est pas près sous ce rap-  
port que New-York, -- mais pour y tra-  
vailler ardemment, assidument, intelli-  
gemment dans les grandes institutions  
financières, et en revenir imbuis de cette  
connaissance profonde des finances du  
monde entier, qui, chaque étranger  
bien-éduqué se plat à le reconnaître,  
est une des qualités ultra-françaises.  
Alors nous ne serons plus réduits par  
des correspondances dans certains  
journaux, dont l'argumentation ne tient  
pas debout, et qui, vœ qu'elles parais-  
sent régulièrement chaque année au  
commencement de l'été, rappellent un  
lecteur sérieux les managements pou-  
vés par quelque "nègre de compagnie" en  
proue au nom d'amour ou bien en dé-  
tresse.

LE BALCON

Par GEORGES BONNAMOUR.

Le ciel était baigné d'une clarté mystique.  
Un frisson tendre émut mon âme nostalgique  
Et je joignis les mains:

O Jeunesse! O Beauté!

Que vous flattiez mon cœur par ce soir enchanté!  
Le front nimbe de rêve, adorable et sacrée,  
Pâle et grave, les yeux alongés de sommeil.  
Son blanc sourire avait un charme sans pareil.  
Son souffle tiède entraînait par la fenêtre ouverte,  
Son pied léger ridait en effleurant l'eau verte  
Du petit lac enclos par ton feuillage noir.  
O jardin calme et frais, intime reposoir,  
Où je voudrais venir chaque nuit en pensée  
Pour y glaner les lys qu'aime ma fiancée  
Et pour apercevoir la vitre claire où luit  
La lampe qu'elle voile en se glissant au lit.  
Une aile de ramier rasait le mur, furtive.  
Un cri lointain jetait une note plaintive  
Comme si quelque amour ce soir était défunt!  
Et dans la vaste chambre où flottait un parfum  
Fait de l'âme expirante d'un bouquet de roses,  
Muets, nous écoutions chanter la voix des choses  
Et debout au balcon, anxieuse, guettant  
Le bonheur inconnu que sa douceur attend,  
Une charmante enfant penchait sa tête brune  
Sous le chaste et divin baiser du clair de lune.

Un Quartorze Juillet sous terre

Par A. Béziat.

Il y a quelque années, je me trouvais,  
au mois de juillet, en voyage d'explora-  
tion dans le Kentucky, pays des plus  
curieux, au point de vue des formations  
géologiques.

Ce n'était pourtant pas mon intérêt  
pour la géologie qui était cause de ma  
présence dans ces régions et j'avais  
fait mettre pied à terre ce matin là (je  
voyageais à cheval), devant la porte du  
petit hôtel de Glasgow Junction. J'é-  
tais à la recherche du pittoresque, et  
toujours à l'affût de l'imprévu. Si l'on  
n'a rien de mieux, on se rabat sur ce  
qu'il y a de moins intéressant. C'est  
ce que j'ai fait ce jour-là. Je suis allé  
à la recherche de la "Grotte du Fau-  
con".

En me renseignant à l'hôtel sur les  
curiosités de l'endroit et les chemins y  
conduisant, j'appris qu'à mi-route de la  
Grotte du Faucon, demeurait un  
vieux Français très ferré en géologi-  
que, grand excursionniste, journaliste de ta-  
lent à ses heures, et chose plus rare  
peut-être, toujours heureux de rece-  
voir des compatriotes. Il s'appelait  
Charlet. Son père, émigré du Deux-  
Septembre, était venu s'établir dans le  
Kentucky en 1823. Lui, le fils, avait alors  
sept ans; à seize ans, il avait endossé  
l'uniforme des soldats Yankees et s'était  
battu à côté de son père, que les prin-  
cipes égauxitaires et républicains avaient  
mis dans le parti abolitionniste. Depuis  
la mort de ses parents, il vivait, assez  
retré, me dit-on, dans une maison que  
je n'aurais pas de peine à trouver.

Arrivé au sommet d'une petite col-  
line qu'on m'avait indiquée, je trouvai  
bien, en effet, une maison solitaire -- ou  
plutôt un cabane -- en troncs d'arbres.  
Était-ce bien là que demeurait le grand  
géologue, l'éminent journaliste dont on  
m'avait parlé? A tout hasard, je frap-  
pe. Un vieux bonhomme de soixante à  
soixante-dix ans en bras de chemise s'élance  
vers moi. Il était vêtu de pantalons de  
"chomseurs" et portait des lunettes qui  
lui tombaient sur le bout du nez. Je  
m'excuse et lui demande de vouloir bien  
m'indiquer la maison de M. Charlet.  
-- M. Charlet? C'est moi! --  
-- Ah pardon! --  
Il comprend sans doute mon étonne-  
ment et sourit, puis, apprenant le but  
de ma visite, il m'invite à entrer.

Contre les murs de la chambre dans  
laquelle il m'introduit sont des étagères  
riche de livres, les meilleures éditions de  
nos classiques.

-- Voilà mon Voltaire, dit-il en mon-  
trant avec fierté les soixante-dix volumes  
de l'édition Beuchot. Quel homme!  
Quel esprit! quel bon sens! La, vo-  
lez-vous c'est Beaumarchais--édition de  
1800.

Diderot, Helvétius, Rousseau, Mollère,  
La Fontaine, Babelais, Corneille, Boileau,  
Lacine, Marivaux, Combien d'autres  
encore sont là et, chose surprenante, ont  
l'air d'être à leur aise.

-- Qu'en dites-vous, hein! mon cher  
compatriote, vous voyez que, sans être  
un Badingue ou vit dans un entourage  
assez choisi -- et qui vaut bien celui  
des Fould, des Magnan, des Rother et  
des Malpus? --

Et M. Charlet se met à fredonner: "Il  
avait une montgolfière... un grand  
sabre et des croix partout..." puis s'in-  
terrompt.

-- Mais que pensez-vous de notre ad-  
mirable Kentucky, le pays des beaux  
chevaux, du fin whisky et des femmes  
adorables? Vous n'avez pas encore vu  
nos grottes: vous tombez à merveille!  
Je compte aller ce matin à la "Colo-  
sal Cavern", vous m'y accompagnez?  
Je vais atteler.

-- Mais le train...  
-- Comment donc? Vous me la fi-  
chez belle! Ce n'est pas tous les jours  
qu'on trouve des Français, qu'on entend  
parler notre belle langue. Le Ventre-  
Saint-Gris! comme disait le bon Hen-  
ri IV... un fier républicain de roi, ce-  
lui-là!

Je demi heure après nous montions  
dans un vieux bûge, dans le caisson  
duquel mon père avait déposé avec un

sourire énigmatique un grand panier  
évidemment bien garni.  
-- Ce n'est pas à la grotte du Mam-  
mouth, je vous l'ai dit, mais à la "Colo-  
sal Cavern" que nous irons aujourd'hui,  
c'est le cas de dire que nous man-  
gerons notre pain blanc le premier, car  
les torches fumées des profanes tour-  
nistes n'ont point encore souillé la virgi-  
nale blancheur de ses stalactites et de  
ses stalagmites. Cette grotte vient d'être  
découverte par un intrépide gars de  
20 ans, Pike Chapman, que l'année com-  
me un fils. Je l'ai plusieurs fois ac-  
compagné dans ses voyages d'explora-  
tion: vous savez, le premier admis à  
visiter notre sanctuaire. La compagnie  
de Chemins de fer L. et N. a offert  
50,000 à Pike pour sa découverte, mais  
il hésite, bien que ce soit pour lui la  
fortune. En attendant, la grotte reste  
fermée au public.

Deux heures après, en compagnie de  
l'intrépide explorateur Pike lui-même,  
nous arrivons dans une salle "mons-  
trieuse" comme édit Hugo. Le sol,  
d'une étrange blancheur, scintille à  
la lumière de nos lampes à réflecteurs,  
comme s'il eût été recouvert d'une fine  
couche de neige fraîchement tombée.  
De la voûte, haute de 300 pieds,  
-- "on l'eût surpris de ne pas voir  
d'étoiles", pensaient, comme les tresses  
de cette mousse qui croît sur les grands  
chênes Louisianais, des dentelles de sta-  
lactite. A l'une des extrémités, une sta-  
lagmite de soixante pieds de haut avait  
l'air d'un énorme glaçon, et en plu-  
sieurs endroits à droite et à gauche de  
la salle, des enfoncements, remplis de  
stalagmites de six à huit pieds de haut  
ressemblaient à des petites chapelles  
garnies de cierges. On aurait pu se  
croire dans la nef immense de quelque  
cathédrale féérique, surhumaine, telles  
qu'en devaient voir dans leurs visions  
les saints et les saintes.

"Du temps où  
se faisait tout ce que dit l'histoire" et  
qui révoquent encore aujourd'hui dans le  
clair obscur des anges vengeurs.

A l'endroit où nous nous trouvons  
s'élevait un dôme qui ressemblait as-  
sez à celui des Invalides.  
-- Je l'ai baptisé le "dôme Napoléon",  
me dit M. Charlet... en l'honneur du  
"grand", cela vous étouffe? que vou-  
lez-vous?

"Sa grandeur éblouit l'histoire!  
Le dieu qui trahit la victoire  
Sur un affront!"

Mais, sans oublier ses hautes bon-  
narties il termina la strophe par la  
célèbre apostrophe à Napoléon III:

"Toi, son singe, marche derrière,  
Dit, petit!"

On s'assit. Un petit ruisseau suspen-  
dait à nos pieds, et l'on y voyait de  
temps à autre passer quelque poisson  
sans venir que notre présence ne sem-  
blait nullement déranger. M. Charlet  
ouvrit le panier, et le déjeuner com-  
mença.

Bien n'y manquait, et bien que l'heure  
de la marche et la fraîcheur de l'air sus-  
citant agréables nos dents, les morceaux  
étaient assez abondants pour qu'il fut  
impossible de nous entre-regarder.

Arrivés au champagne, -- car il y  
avait du champagne, dans ce prodigieux  
panier: --

-- Eh bien! mon cher compatriote, é-  
cria mon père, je parle que vous avez  
oublié que c'est aujourd'hui le Qua-  
torze! Hein? Il faut que soit un vieil  
Américain qui vous y fasse penser. Ah!  
pour moi, voyez-vous, cette date est  
sacrée. Dans le cœur l'un plus grand  
peuple m'a battu pour une plus sainte  
cause! J'ai le 14 dans les veines, moi,  
et vous aussi, n'est-ce pas, mon jeune  
ami! Allons! Vive la République!

Et l'on se mit à chanter le "Marseillaise" jusqu'à plus  
haut du dôme, jusqu'aux plus lointains  
replis de ces corridors sombres...

Et nous voilà tous deux, comme mû-  
rés par un même ressort unique, entonnant  
à pleins poumons:

L'amoureux brésilien

Une des plus charmantes artistes pa-  
risiennes, Mme Jane Harding, vient d'être  
l'héroïne de la plus plaisante aventure.  
On a pu admirer son grand talent  
dans un film qui a paru au cinéma-  
graphe et représentant la grande artiste  
dans Le Maître de Forges.

Le film a fait le tour du monde, et  
soudain fut la surprise de Mme Harding  
de revoir, il y a quelques jours, la let-  
tre suivante du Brésil:

Madame,  
Je viens de voir le film où vous jouez  
Le Maître de Forges. Ma surprise et  
ma joie furent extrêmes, car depuis de  
longues années je cherchais la femme  
idéale. Je vous ai vue sur ce film et  
vous représentez exactement le type  
que je cherche depuis si longtemps. Je  
suis encore jeune, très bien de ma per-  
sone, très riche, j'ai des plantations  
avec un grand nombre de nègres, un  
sachet de plaisance, des chevaux, deux  
baronnies, de magnifiques exploitations  
de café et de cacao.

Je dépense tout cela à vos pieds et  
vous offre ma main. C'est-à-dire ma pho-  
tographie. Je suis plein d'émotion et  
attends avec espoir une réponse fa-  
vorable!

La grande artiste en rit encore et ne  
s'attendait pas à cette demande en ma-  
riage cinématographique. Inutile d'a-  
jouter que le pauvre Brésilien restera  
avec ses nègres.

Il faut aimer simplement et profon-  
dément, sans mensonges, sans tapage, sans  
jaloux. Il n'y a que les amants  
volontaires qui aient besoin de ces simu-  
lacs, comme les mauvais chevaux ont  
besoin d'éperon et de cravache.

MANDEVILLE, MADISONVILLE  
ET HOULTONVILLE

Steamer New Camelia

A PARTIR DU 17 AVRIL.  
Quitte Milneburg à l'arrivée du train  
de Louisville et Nashville, faire au pied  
de la rue Canal, à 4 heures du soir Mer-  
credi et Dimanches exceptés. Au retour  
quitte Madisonville tous les jours à 5  
heures du matin, le temps et la marée le  
permettant.

EXCURSIONS

75c--MANDEVILLE--75c  
\$1.00--TCHEFUNCTA RIVER--\$1.00  
MANDEVILLE, LEWISBURG, MADISON-  
VILLE ET PARC PINELAND.

Dimanches et Mercredis, train 7:45 du  
matin. Fret, reçu tous les jours à la  
gare du Louisville et Nashville, pied de  
la rue Girod.  
W. G. COYLE & CO., Inc.,  
237 Rue Carondelet.

Incendie, Automobiles, Glaces de Devantures, Orages et Ac-  
cidents -- Collections de loyer.

CHAS. D. FOUCHER

AGENT D'ASSURANCES.  
L'ensemble de l'actif des compagnies représentées dépasse  
dix millions de dollars.  
NO. 347 DE LA RUE CARONDELET. TELEPHONE M. 2263.



Vous qui employez le telephone, Attention!

Dans le but d'obtenir le meilleur service de téléphone, c'est à dire, d'ob-  
tenir une rapide communication avec les personnes que vous demandez, il  
est nécessaire d'observer avec soin, les règles suivantes:

1. Avant de demander une communication, consultez votre annuaire  
et donnez très distinctement le préfixe et le numéro du téléphone.
2. Répondez toujours avec promptitude à la sonnerie de votre télé-  
phone. Cela empêchera la personne qui vous appelle de s'impatienter, et  
vous permettra de terminer rapidement votre communication.
3. Quand vous demandez une communication et que vous l'avez ob-  
tenue, dites: "C'est M. Un Tel qui parle. Je désire parler à M. Un Tel."
4. Parlez aussi poliment par le téléphone, que si vous étiez en face  
de la personne. Cela est nécessaire pour obtenir les meilleurs résultats  
d'un futur client.
5. Ne vous impatientez pas si vous n'obtenez pas votre communi-  
cation rapidement. C'est peut-être par votre faute, ou par votre négligence  
à donner le numéro correct, ou bien encore, la personne que vous deman-  
dez refuse de répondre promptement à votre appel, aussi vous pouvez  
aider beaucoup la compagnie en répondant promptement aux appels qui  
vous sont destinés.
6. Voyez à ce que votre maison de commerce soit bien montée en  
téléphone. Le cas se présente souvent qu'un ligne téléphonique est  
occupée par vos clients se montrant mécontents et s'adressant à votre con-  
current.
7. Nos représentants répondront avec empressement à toute de-  
mande de renseignements concernant le service du téléphone.

Cumberland Telephone & Telegraph Company  
INCORPORÉE



FAIR GROUNDS  
LUNDI LE 14 JUILLET  
CÉLÉBRATION DE LA  
FÊTE NATIONALE DE LA FRANCE  
PAR  
LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DU 14 JUILLET  
Au Bénéfice du Fonds de la Nouvelle Bâtisse et de l'École Gratuite  
de Garçons de la Société  
Courses au Trot et au Galop, Courses Athlétiques, Discours, Chants Patrio-  
tiques, Concert Instrumental, Lancement de 5000 Ballons, Fête de Village aux  
Cagnards; Courses de Châssis, Deux Grands Bals, Magnifique Fête d'Artifice.  
L'entrée de la rue Myrtle étant fermée, les voitures et automo-  
biles seront admises par la porte de l'avenue Gentilly.  
ADMISSION, 25 SOUS  
Juillet--6, 10, 13, 14